

Michela Marzano

Dans un univers où tout s'accélère et se dématérialise, l'enveloppe corporelle que la nature nous a léguée paraît de plus en plus décevante : le corps semble un fardeau qui nous empêche non seulement d'être efficace, compétent et performant, mais aussi de pouvoir nous épanouir. Peut-on toutefois s'affranchir réellement des limites du corps et en finir une fois pour toutes avec

la vulnérabilité de la condition humaine, comme semblent le souhaiter ceux qu'on appelle les transhumanistes ?

« Le corps est obsolète », disait déjà Orlan il y a une vingtaine d'années, voulant montrer par son corps-œuvre comment chacun aurait le droit de prendre en main sa vie et d'imposer au monde l'identité qu'il choisit. Pour l'artiste français, le hasard n'a pas le droit de décider à la place d'une personne ce qu'une personne doit ou peut être. Pour Orlan, le corps est un *ready-made modifié* que chacun peut déconstruire et reconstruire à son gré. « Bon nombre de visages accidentés ont été refaits, explique-t-elle. De nombreuses personnes ont eu des greffes d'organes. Pourtant, si nous n'hésitons pas à changer une rotule ou une hanche usée par un morceau de plastique qui va tout aussi bien sinon mieux, nous sommes encore persuadés que nous devons nous plier aux décisions de la nature, cette loterie de gènes distribués arbitrairement. » Mais Orlan n'a jamais utilisé la chirurgie comme un moyen pour adapter son corps aux standards occidentaux de beauté et de perfection. Elle a au contraire cherché à transformer son corps pour s'opposer radicalement à toute forme d'idéal. À la différence des transhumanistes donc, Orlan a toujours été à la recherche d'un corps « non-conforme » capable de lui permettre de surmonter l'opposition entre « être » et « paraître » ; et elle n'a jamais souhaité théoriser la nécessité d'améliorer ou « augmenter » son propre corps. Quelle différence existe-t-il dès lors entre la transformation du corps en vue d'arriver à concilier son « être » et son « paraître » (comme dans le cas des transsexuels) et son augmentation en vue d'une amélioration de l'homme ?

Pour les transhumanistes, il est non seulement possible, mais aussi souhaitable, d'améliorer les capacités humaines d'un point de vue intellectuel, physique et psychologique. L'idée sous-jacente est en effet de permettre à l'homme d'acquérir le contrôle de sa biologie et de le doter de capacités physiques et mentales « surhumaines ». Mais que veut dire « améliorer l'homme » ? Quel rapport existe entre « normalité », « réparation » et « amélioration » ? Quelles sont les raisons invoquées pour justifier l'amélioration de l'homme ?

Le désir d'amélioration de soi et des autres est, certes, aussi ancien que l'existence de l'être humain, et s'appuie depuis toujours sur des savoirs et des techniques. Les progrès techniques contemporains posent cependant des questions nouvelles. La convergence des nanosciences, des biotechnologies, de l'informatique et des sciences cognitives, permettent déjà d'envisager la possibilité d'éliminer toute frontière entre l'homme et la machine, la nature et l'artifice. Le temps qui passe, les imperfections esthétiques, la fragilité mentale ne seront bientôt plus qu'un souvenir. Il existe déjà des techniques expérimentales — d'abord utilisées sur les animaux, puis sur des êtres humains — qui permettent de modifier génétiquement

des embryons pour améliorer certaines fonctions cognitives (attention, mémoire), pour transformer l'humeur, ou encore pour rendre les sportifs de plus en plus compétitifs. Que dire toutefois du fait qu'aujourd'hui, en étant « réparé », on se retrouve aussi « augmenté », à l'instar d'Oscar Pistorius qui, malgré ses deux jambes tronquées au-dessous des genoux et grâce à ses prothèses en fibres de carbone, court plus vite que nombre d'athlètes olympiques ?

L'idéologie transhumaniste s'inscrit parfaitement dans nos sociétés productivistes où les valeurs les plus appréciées sont la performance, la flexibilité et la compétitivité. Mais elle est aussi héritière du rêve prométhéen de domination de la nature, visant à contrôler et à modifier l'essence même de l'homme afin de le rendre immortel. Elle part ainsi du présupposé que chaque individu ne peut que désirer son amélioration, dans une quête sans fin de performance. Et que personne ne peut « résister » à ce désir de perfection. Comme si l'être humain n'était pas caractérisé tout d'abord par son unicité et sa différence. Comme si le corps, encore et à nouveau, n'était qu'un objet à façonner au gré de nos envies variables et toujours insatisfaites.

En réalité, l'expérience quotidienne du corps brouille la distinction du sujet et de l'objet, parce que le corps de l'homme est à la fois un corps-sujet et un corps-objet, un corps que l'on « a » et un corps que l'on « est ». L'être humain est une personne incarnée : sans corps, elle n'existerait pas ; par le corps, elle est liée à la matérialité du monde. C'est pourquoi l'expérience du corps est toujours double : nous avons avec notre corps une relation qui est à la fois instrumentale et constitutive. Chacun « tient » son corps, mais en même temps s'y tient : c'est lorsqu'on a la sensation d'en habiter les moindres recoins, qu'on ne s'y réduit pas, sauf à emprunter une « voie folle » qui consisterait, comme l'explique le psychiatre V. Nusinovici, soit à « se désarrimer de son corps » soit à « ne plus se distinguer de lui ».